

Hubert Aquin, la solitude du coureur de fond

Jacques Folch-Ribas

Volume 19, numéro 2 (110), mars–avril 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Folch-Ribas, J. (1977). Hubert Aquin, la solitude du coureur de fond. *Liberté*, 19(2), 3–6.

hubert aquin, la solitude du coureur de fond

« Le problème pour l'écrivain est d'écrire, de mourir pour son pays, de ressusciter avec lui. » C'est Hubert Aquin qui parle ainsi, une phrase perdue au creux d'un discours ininterrompu, à laquelle nous ne prenons pas garde. Parce qu'Hubert rit continuellement, fulgure, tonitrué, et nous entraîne dans une merveilleuse dérision.

« Il y a un comique cosmique : celui qui accompagne l'émergence de l'absolu au milieu du tissu de relativités où nous vivons. C'est le rire de Dieu (...) le rire blanc dénonce l'aspect transitoire, relatif, d'avance condamné à disparaître de tout l'humain (...) L'homme qui rit blanc vient d'entrevoir l'abîme entre les mailles desserrées des choses. Il sait tout à coup que rien n'a aucune importance. Il est la proie de l'angoisse mais se sent délivré par cela même de toute peur. »⁽¹⁾

Le texte dont sont tirés ces 3 extraits semble avoir été écrit pour Hubert, dont la dimension mythologique ne fait aucun doute. Car Hubert n'a jamais été un désespéré, disons-le vite, je le dis pour sa mémoire et parce qu'il nous a priés formellement de le dire. Ne l'aurait-il pas fait, que je le dirais de même : je suis convaincu de *l'humour blanc* d'Hubert, dont l'amour pour Nietzsche n'a cessé de me frapper. Un frisson de moquerie altière fait vibrer la lèvre supérieure

(1) Michel Tournier. *Le Vent Paraclét* (Gallimard), page 193.

d'Hube, toujours. La lèvre supérieure. L'autre lèvre se renverse, elle s'ouvre un peu comme la page d'un livre — qu'il ne veut pas écrire, mais qu'il sait par cœur — qui raconterait la douleur d'un monde, le sien, celui du Québec de partout, que l'artiste perçoit continuellement et qui blesse sa bonté, et fait tomber sa lèvre.

Il y a cette lucidité, ce froid même. Une décision mûrie depuis très longtemps, dont on parle en riant mais nous savons tous qu'elle ne contient aucun désespoir. Il va falloir le faire. Il sera difficile de ne pas le faire. Lui seul aura le courage de le faire. Quand ? Nous verrons bien.

« Hubert, c'est l'homme de la fulgurance. Le temps est son ennemi. Il l'a maté. » C'est ce que dit André Belleau, il a certainement raison. Par le seul moyen que l'on puisse utiliser : l'accélération, ce poison de la vitesse, qui fascine, et qui engendre chaque fois sa propre exagération. L'homme libre, au volant, prend la décision de la pression maximale.

Dans ces conditions, qu'on ne nous fasse pas, encore une fois, le « coup du poète fou ». Non. Par pitié pour nous, qui aimons Hube, qu'on ne nous parle pas de schizophrénie, de paranoïa et autres panacées de bourgeois frustrés pour lesquels ce qui ne leur ressemble pas est suspect, et trop heureux d'avoir trouvé une vieille baderne nommée Freud⁽²⁾ pour les rassurer. La santé mentale de Hubert ne fait aucun doute. Si on le désire, si l'on préfère les certitudes freudiennes, on pourra se renseigner, il existe un analyste qui, là-dessus, s'est récemment prononcé, dans toute la mesure où un analyste peut le faire, et qui déclare que la santé mentale d'Hubert Aquin ne fait aucun doute.

Il convient donc de considérer chez Hubert l'élégance. L'élégance de pensée qui s'accompagne d'un certain dandyisme, qui en fait percevoir par le vêtement et l'allure, par le vocabulaire aussi, la secrète aura. La sincérité, ensuite. Celle qui fait continuellement mentir par effet révéulsif : à celui qui écoute d'inverser le courant. Il y a enfin la gravité. Pour Hube, tout est grave, si rien n'est sérieux. Il explore

(2) La vieille baderne est de l'auteur, mais se trouve aussi, textuellement dans une lettre signée Hube, à moi adressée.

la vie, cette dérision, jusque dans ses moindres recoins. A l'extrémité, il y a le suicide « philosophique ». La mort comme un moyen. Tant de choses ont été dites là-dessus, que passons... Il n'en reste pas moins que ce moyen existe, et que Hubert le sait.

Parlons aussi de littérature. C'est-à-dire de pensée, c'est-à-dire de connaissance. Télésopage des périodes historiques, culture étendue et diversifiée à l'extrême, qui fait le détail s'effacer soudain pour créer une vision synthétique absolue, où vous retrouvez l'alchimie savante ; dans un même creuset les gravures de Piranèse (elles sont dans le salon d'Hubert) et les photographies de Kéro, le cours mondial du sucre et l'histoire édifiante de Gengis Khan, les textes de Bakounine et un poème de Nelligan. La connaissance, la curiosité, la synthèse, c'est Hubert. Bien sûr qu'il est ivre, tout cela saouïe, si on ne fait pas attention. Il ne fait pas attention, il ne sait même pas comment on doit faire pour faire attention. Il se nourrit d'art, c'est-à-dire de connaissance. C'est un voyant. Ce sont les autres qui sont ivres, en réalité, ce sont des fous qui sont aveuglés par leur spécialisation. Lui, Hubert, avec sa vision monoculaire (il a perdu un oeil, ne l'oublions pas) c'est le parfait voyant. Le dernier des justes, c'est lui.

Cela est donc subversif, cela est donc obscène, au sens où l'entend André Belleau⁽³⁾ : la société québécoise a peur et honte de l'intellectuel. Elle le repousse, elle le vomit. Au mieux : elle l'abandonne. Il est flatteur de « luncher » avec un « boss », beaucoup plus qu'avec un écrivain. Le sentiment d'abandon, pour l'intellectuel, est atroce.

De cet abandon, encore un mot : à la cérémonie des obsèques d'Hubert Aquin, il n'y avait aucun représentant du gouvernement québécois. Aucun, fors un télégramme signé anonymement de « l'Assemblée nationale ». Aucun représentant d'Ottawa non plus. Rien. Il est vrai que les poètes sont vivants, et n'ont pas besoin d'obsèques. L'histoire est une bonne fée vengeresse : qui était roi, au temps de Goethe ?

(3) On lira dans le prochain numéro de LIBERTÉ un texte sur ce sujet, signé André Belleau.

Qui était empereur, au temps de Sénèque ? Qui était président de la république, au temps de Rimbaud ? Je ne me souviens même plus du pays où ces gens-là vivaient. Quelle chance j'ai. La mémoire se désencombre.

Hubert Aquin a été notre Directeur, à LIBERTÉ. Aussi notre rédacteur-en-chef. Il est resté notre ami, et je lui serre la main de la part de notre équipe. Il est bien vivant. Cela nous paraît à tous très difficile de vivre sans pouvoir lui parler.

JACQUES FOLCH-RIBAS
(au nom de LIBERTÉ)

La photographie d'Hubert Aquin que nous publions en couverture a été choisie par lui. Il n'en voulait plus d'autre que celle-là, prise par la célèbre photographe Kéro, qui a bien voulu en autoriser la reproduction, en hommage. Elle appartient à la famille. Elle est de février 1975.